



Mat Collishaw. «Hair». 2001. Installation avec miroir, bougies, projection vidéo. 176 x 53 x 36 cm. Installation with mirror, candles, and video projection

## genève

### MAT COLLISHAW

Galérie Analix  
12 septembre - 3 novembre 2001

Dans une mise en scène théâtrale, avec rideau rouge à l'entrée et obscurité intimiste, la récente exposition des œuvres de l'artiste londonien Mat Collishaw à Genève vibrait de l'effusion des retrouvailles chaleureuses (1). Le visiteur, protégé par un bouclier en forme d'esprit d'analyse et son arsenal de concepts, aurait pu rester au seuil de cet espace magique, s'il n'avait fait l'effort de s'ouvrir à cette alcôve sensuelle profondément troublante. Car dans ces installations vidéos et ces photographies, la pulsion créatrice prenait le rythme du sang dans les

veines et se vautrait dans l'opulence de la chair jusqu'à sa déchéance ultime. Les corps, jeunes ou vieillissants devant nos yeux à la lumière de deux bougies (Hair, 2001), allongés, lascoits (Cyrille, 2001) ou angoissés par l'orage, le bruit du vent dans les arbres et de la pluie sur les carreaux d'une fenêtre (Window, 2001), y côtoyaient des photographies de troncs d'arbres centenaires aux formes inquiétantes, jaillissant dans la lumière de caissons lumineux.

Ces nouvelles créations traduisent la maturation heureuse de cet artiste. Elles témoignent de la transformation d'une dimension purement provocatrice (2) en une rébellion plus efficace fondée sur l'ambivalence des sentiments, génératrice d'un séduisant malaise. Ces installations conservent la fibre subversive indispensable à l'im-

pact du résultat, mais elles prennent ici une dimension plus poétique sans avoir abandonné la sève du désir et du plaisir. Et nous pensons aux visions d'un Cioran : « *Ce n'est pas l'irruption d'un mal défini qui nous rappelle notre fragilité... l'approche du dégoût, de cette sensation qui nous sépare physiologiquement du monde, nous dévoile combien destructible est la solidité de nos instincts ou la consistance de nos attaches.* (3) » Le spectateur est saisi dans ses faiblesses et ses désirs par des œuvres qui, toutes, jouent de l'attraction et de la répulsion, dans une tactique identique à celle des bêtes sauvages pour mieux attirer leurs proies avant de les engloutir. Cette épreuve est particulièrement réussie dans la photographie Cyrille (2001) où, sur un lit moelleux, est allongée une femme endormie, dont la sérénité et

l'expression de délectation assouvie inspirent immédiatement le bien-être et attisent la curiosité, puis font soudain reculer d'effroi lorsque le regard identifie les résidus de flacons, de capsules et de seringues sur lesquels repose ce sommeil artificiel et perdu.

Dans chacune des installations de Mat Collishaw émerge le geste artistique véritable : celui qui crée une faille révélatrice au sein du continuum de l'existence. Le résultat ambivalent offre, d'un côté, le plaisir sensuel et, de l'autre, un malaise savamment distillé par une œuvre en pleine maîtrise de l'articulation métaphorique dans la création.

Véronique d'Auzac